



**Allocution prononcée par
le recteur Guy Breton à la
Chambre de commerce du
Montréal métropolitain**

14 février 2020

La version prononcée fait foi.

Monsieur le ministre de l'Éducation et de l'Enseignement supérieur,
Madame la ministre déléguée aux Transports et ministre responsable de la Métropole et de la région de Montréal,
Chers invités de la table d'honneur,
Chers collègues,
Chers amis,

C'est avec un grand plaisir que je m'adresse à vous ce midi.

Je garde de très bons souvenirs de mon premier passage devant cette chambre, il y a 10 ans.

C'était ma première intervention publique depuis mon entrée en fonction comme recteur de l'Université de Montréal.

En 10 ans, j'ai travaillé avec deux premiers ministres canadiens, quatre premiers ministres québécois, cinq maires de Montréal, sept ministres de l'Éducation ou de l'Enseignement supérieur et... un président et chef de la direction de la Chambre de commerce du Montréal métropolitain!

Il n'y a qu'un seul Michel Leblanc. Et il a démontré de multiples façons au fil des ans qu'il est un allié indéfectible des universités montréalaises. Merci, Michel!

Au cours de ces 10 années, j'ai vu Montréal changer. Je l'ai vue se réveiller et devenir une championne de la nouvelle économie. Je la vois en ce moment relever le défi de la mobilité.

Montréal est une référence culturelle et elle se classe régulièrement parmi les 10 villes les plus attrayantes du monde.

Notre ville a pris de l'assurance et de l'envergure sur la scène internationale.

Ce que je dis de Montréal, je pourrais le dire aussi de l'université qui porte fièrement son nom.

L'Université de Montréal mène tellement de projets intéressants avec tellement de partenaires.

Lorsqu'on réussit à rallier tout le monde, on peut aller très loin.

Par exemple, on peut transformer une gare de triage en un quartier extraordinaire.

Ou l'on peut faire de Montréal un chef de file mondial de l'intelligence artificielle.

Oui, l'Université de Montréal et du monde est au diapason de notre ville. Et c'est une excellente nouvelle pour l'une comme pour l'autre!

En préparant cette allocution, je me demandais comment vous parler des universités de façon nouvelle, loin des idées reçues.

Une université, c'est un peu comme un ordinateur.

Ce n'est pas parce qu'on en a tous un que l'on comprend son fonctionnement ou qu'on l'utilise à son plein potentiel.

Pourtant, on gagne tous à mieux connaître le monde universitaire.

Parce que, en comprenant mieux cette réalité, on peut réfléchir à cette question : de quelles universités aurons-nous besoin?

Cette question est cruciale pour le développement de notre société.

Elle mérite qu'on s'y arrête, et pas seulement une fois par décennie, quand des milliers d'étudiants et d'étudiantes descendent dans la rue.

Je vous parlerai aujourd'hui de la réalité universitaire de façon toute personnelle, avec le recul que me donnent les années passées à la direction de l'Université de Montréal.

Je vous parlerai de l'université sur le même ton que dans le petit livre que j'ai écrit, *Les carnets du recteur*, dont un exemplaire se trouve sur chaque table devant vous ce midi.

C'est un cadeau à partager entre vous! Et une invitation à poursuivre la discussion avec vos collègues de travail, vos amis et vos proches.

Permettez-moi de vous présenter **quatre leçons** tirées de mon expérience comme recteur.

Et **quatre souhaits** que j'aimerais voir se réaliser au cours des prochaines années dans le milieu universitaire québécois.

Leçon 1 : **Si vous voulez savoir ce qui s'en vient dans organisation, regardez ce qui se passe sur nos campus.**

Nos campus sont des vitrines des tendances sociales.

Avant de transformer le monde du travail, les nouvelles générations se servent des universités comme de terrains d'exercice.

Que veulent nos étudiants et nos étudiantes?

Ils veulent un climat d'études bienveillant.

C'est-à-dire un environnement qui accueille les convictions et l'identité de chaque personne.

Qui est exempt de toute forme d'intimidation ou de harcèlement.

Et qui accorde une grande importance à la santé psychologique.

Ils demandent aussi que nous tenions compte de l'impact environnemental de nos choix et de nos actions.

À vous qui serez leurs futurs employeurs, soyez prévenus : ce que nos étudiants et nos étudiantes nous demandent aujourd'hui, ils vous le demanderont demain.

Et si vous ne connaissez pas encore le sens des termes *non binaire* ou *antispécisme*, il est temps de l'apprendre!

Leçon 2 : **Le plus grand pouvoir n'est pas l'autorité, c'est la persuasion.**

On me dit parfois : « Guy, mon conseil d'administration et les actionnaires me donnent des maux de tête. »

Je réponds que je dois composer de mon côté avec un conseil, une assemblée universitaire et 13 facultés qui ont une relative autonomie.

Pour que l'on nous suive dans nos projets, je dois convaincre beaucoup de gens.

La beauté de la chose est que, dans une organisation qui fonctionne dans la collégialité, une bonne idée peut parcourir beaucoup de chemin, peu importe d'où elle vient.

Comme l'idée d'une de nos professeures en sciences de l'éducation d'offrir des services d'orthopédagogie gratuits aux enfants du quartier Parc-Extension.

En janvier, nous avons inauguré un centre où les enfants dans le besoin peuvent rencontrer des stagiaires en orthopédagogie, mais aussi de futurs dentistes et optométristes.

Voilà ce que peut faire une université lorsqu'elle se tourne vers les besoins de la population.

Sachez d'ailleurs, madame la ministre, que l'Université de Montréal adhère à la Déclaration du gouvernement du Québec et de la Ville de Montréal pour revitaliser l'Est de Montréal.

Une organisation comme la nôtre peut être une alliée extraordinaire des pouvoirs publics.

Leçon 3 : On n'investit pas en recherche pour faire de l'argent.

Mais cela ne veut pas dire que ce n'est pas payant!

C'est un peu contre-intuitif, mais pour être efficace en recherche, il faut faire avancer le savoir dans toutes ses dimensions.

Parce qu'on ne sait jamais d'où viendra la prochaine innovation.

Sans les travaux de Yoshua Bengio, nous n'aurions pas l'écosystème de l'intelligence artificielle à Montréal et au Québec.

Mais très peu de gens s'intéressaient à ce qu'il faisait sur notre campus il y a 20 ans.

Même ses étudiants refusaient de travailler sur ses thèmes de recherche de peur de ne pas trouver d'emploi en sortant de l'Université de Montréal.

Pourtant, on a financé les travaux du professeur Bengio depuis les débuts. Dans le simple but d'apporter une réponse à cette drôle de question : peut-on recréer artificiellement l'intelligence?

Sans ce soutien de longue date, Montréal ne serait certainement pas aujourd'hui sur le radar des grandes entreprises numériques.

Des entreprises qui, en passant, s'arrachent maintenant nos diplômés.

Leçon 4 : Au Québec, certains tabous ont la couenne dure.

Je sais, vous ne voulez pas entendre parler de financement universitaire. Mais je vais en parler quand même. Parce que c'est l'éléphant dans la pièce au Québec.

Depuis 2012, le débat sur les droits de scolarité est clos. Et il ne semble pas près d'être relancé.

Personne ne veut courir le risque de revivre un printemps érable, moi le premier!

Ce qui est désolant, c'est qu'on a cessé de chercher des solutions durables à un problème qui persiste : le sous-financement des universités québécoises par rapport aux universités du reste du Canada.

Au Québec, nous avons tendance à utiliser le reste du Canada comme base de comparaison sur tous les sujets : salaire des médecins, gaz à effet de serre, fiscalité.

Tous les sujets... sauf quand il s'agit de nos universités!

L'Université de Montréal et l'Université de la Colombie-Britannique sont deux établissements comparables à tous points de vue, à une différence près : pour former un étudiant, l'Université de Montréal dépense en moyenne un peu plus de 10 000 \$ par année, l'Université de la Colombie-Britannique 15 700 \$.

C'est 57 % de plus! Pour des ressources, pour des professeurs, pour du soutien aux études.

Cela fait longtemps que les universités québécoises font des miracles avec moins de moyens que leurs vis-à-vis du reste du Canada.

Mais cette situation ne pourra pas durer éternellement.

Je crois que les Québécois et Québécoises s'entendent sur le fait que nos universités doivent soutenir la comparaison avec les meilleurs établissements du pays.

C'est quand il est question des moyens pour y arriver qu'on ne s'entend plus.

Mais, de grâce, ne faisons pas de la question du financement de nos universités un tabou et continuons d'en parler, de façon respectueuse et informée.

Parce que le sous-financement universitaire a un prix. Et ce prix, c'est toute la société qui le paie, incluant vous tous ici.

Maintenant, voici mes quatre souhaits pour le monde universitaire québécois.

Premier souhait : **Au lieu de s'inquiéter de l'afflux d'étudiants étrangers dans nos universités, occupons-nous d'envoyer les étudiants québécois à l'extérieur.**

En France, c'est près du tiers des étudiants et des étudiantes de premier cycle qui font une partie de leurs études dans un autre pays grâce à de généreux programmes de bourses comme Erasmus.

Certaines universités européennes vont jusqu'à intégrer une session obligatoire d'études à l'étranger dans tous leurs programmes.

Au Québec, cette culture reste à développer. Nous devons envoyer plus d'étudiants et d'étudiantes en séjour d'études à l'étranger ou dans le reste du Canada.

Et pour cela, nous devons financer des programmes de bourses à la hauteur de nos ambitions.

Quelles sont ces ambitions?

Que nos étudiants et nos étudiantes aient la chance d'acquérir de solides compétences interculturelles et internationales. Des compétences qui sont très recherchées.

L'enjeu, c'est qu'ils soient aussi bien outillés pour réussir dans la vie que leurs vis-à-vis du Canada anglais, des États-Unis et d'Europe.

Deuxième souhait : **Est-ce qu'on devrait avoir un réseau universitaire à deux vitesses? Non. Ce qu'il nous faut, c'est un réseau à 18 vitesses bien coordonné.**

Même si l'on parle souvent des universités comme un tout, notre réseau universitaire est loin d'être uniforme.

Le Québec compte 18 établissements qui ont chacun leurs particularités.

Par exemple, à l'Université de Montréal, la recherche pèse pour près de la moitié de nos activités.

Or, au Québec, plus une université fait de la recherche, plus elle s'appauvrit. Parce que cette spécificité n'est pas reconnue dans notre modèle de financement.

Chaque fois que je soulève ce fait publiquement, je suscite des inquiétudes.

Certains craignent que cela crée un système d'enseignement supérieur à deux vitesses. En favorisant démesurément les universités de recherche.

Mais moi, ce que je prône, c'est un système à 18 vitesses!

Qui tient compte des domaines d'excellence de tous les établissements et de leur mandat particulier.

Et qui permet à chaque établissement de faire valoir ses forces localement et sur la scène internationale.

Ce système à 18 vitesses restera inapplicable tant et aussi longtemps que nous continuerons de financer nos universités essentiellement par tête de pipe.

Nous devons mieux intégrer la notion de financement par mandats : mandats régionaux, mandats disciplinaires et mandats de recherche.

Troisième souhait : **Comblons le fossé entre les études collégiales et universitaires.**

Les deux acteurs de l'éducation postsecondaire ne se parlent pas suffisamment.

Ce qui fait que beaucoup d'étudiants et d'étudiantes n'arrivent pas aussi bien préparés qu'ils le pourraient à l'université.

Et que les universités ne sont pas toujours aussi accueillantes qu'elles le devraient.

Au Québec, un étudiant sur cinq abandonne ses études universitaires avant d'obtenir un diplôme.

Les raisons de décrocher sont multiples, mais on peut lever plusieurs obstacles en amont. En arrimant mieux les programmes d'études collégiales et universitaires.

Comme le ministre Roberge, j'aime beaucoup voir des établissements des différents ordres d'enseignement travailler ensemble.

L'Université de Montréal mène déjà de beaux projets en collaboration avec des collèges.

Dont le Collège de Bois-de-Boulogne, avec qui nous avons lancé un profil d'études conduisant au programme de formation des maîtres à l'Université de Montréal.

Ce sont des projets emballants, mais je crois que nous devrions aller encore beaucoup plus loin. Non seulement avec les collèges, mais aussi avec les autres ordres d'enseignement.

L'éducation est un continuum qui va du CPE à la retraite. On n'a jamais fini d'apprendre.

C'est pourquoi je suis très heureux d'avoir reçu la confirmation cette semaine qu'une école primaire sera construite sur notre nouveau campus MIL. Une école à vocation scientifique et entrepreneuriale.

Une école primaire qui ouvrira ses portes dans un quartier universitaire – j'y vois un symbole fort pour le Québec.

Quatrième et dernier souhait : **Notre ville doit s'approprier d'autres symboles de fierté que les Canadiens de Montréal.**

Au hockey, la fierté d'être Montréalais est tenace.

On les aime d'amour, nos glorieux, même si la dernière Coupe Stanley remonte à 1993.

De mémoire, la dernière fois que j'ai vu Montréal célébrer ses champions, c'était en 2014, lorsque nos Carabins ont remporté la Coupe Vanier.

La question que je me pose est la suivante : où se cache notre fierté d'être une grande ville universitaire?

À Boston, on porte fièrement les couleurs de Harvard ou du MIT.

La présence des universités se sent partout : dans les rues et les vitrines des boutiques. Ici, beaucoup moins.

Pourtant, nous avons des établissements universitaires de très haut calibre, dont deux qui figurent parmi les 100 meilleurs de la planète.

Montréal est la capitale de la recherche au Canada.

Elle est reconnue par le classement QS Best Student Cities comme la meilleure ville étudiante des Amériques.

Montréal est une authentique ville universitaire. Il ne tient qu'à elle de s'affirmer comme telle à la face du monde.

De chérir ses universités comme les laboratoires de son avenir.

Et de les accompagner, comme on accompagne des amies qui cherchent à grandir.

Bref, il ne tient qu'à Montréal d'aimer ses universités.

Je nous souhaite une ville qui reconnaît le formidable pouvoir transformateur de l'enseignement supérieur.

Et qui célèbre ce pouvoir, partout et en tout temps.

Sur une note toute personnelle, je me sens très privilégié de diriger l'Université de Montréal pendant une décennie, avec l'aide précieuse de mes collègues et collaborateurs. Une université qui est de classe mondiale et dont le pouvoir transformateur est reconnu partout au pays.

Chers amis, merci.,